

L'héritage de Cambry dans les monographies du Finistère au XIXe siècle.

Joëlle Edon Le Goff

► **To cite this version:**

Joëlle Edon Le Goff. L'héritage de Cambry dans les monographies du Finistère au XIXe siècle.. Anne de Mathan. Jacques Cambry (1749-1807). Un Breton des Lumières au service de la construction nationale., Oct 2007, Quimperlé, France. Centre de Recherche Bretonne et Celtique / Société d'histoire du Pays de Quimperlé, pp.161-176, 2008. <hal-00464852>

HAL Id: hal-00464852

<http://hal.univ-brest.fr/hal-00464852>

Submitted on 18 Mar 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'héritage de Cambry dans les monographies du Finistère au XIX^e siècle

Joëlle EDON-LE GOFF*

L'avis au lecteur du *Voyage* de Cambry annoté par le chevalier de Fréminville en 1836 insiste par deux fois sur le caractère précurseur de l'ouvrage, recherché « avec avidité » car il est une véritable mine « féconde » pour tous ceux qu'attire l'étude de la Bretagne. Elle est devenue à la mode sous la Restauration. Mais parmi les auteurs qu'elle inspire, on distingue deux catégories :

- une kyrielle de compilateurs fantaisistes, qui se contentent de copier *Le Voyage dans le Finistère en 1794* en y apposant tout juste leur cachet parisien ;
- ceux qui, tout en reconnaissant les mérites de l'œuvre, tentent de montrer ce qui a changé depuis la Révolution dans le département.

Cambry reste une référence, mais il stimule l'esprit critique. Foin des pseudo-historiens qui « répètent après (lui), des fables et des mensonges, responsables de ce que pendant longtemps l'opinion publique soit restée peu favorable à la Bretagne¹ » ! Ainsi, au XIX^e siècle, des Brestois de naissance ou d'adoption – Gilbert-Villeneuve, Jean-François Brousmiche, le chevalier de Fréminville, Édouard Vallin, Pol de Courcy – et un Morlaisien, Émile Souvestre, donnent la réplique au Lorientais du XVIII^e siècle.

Outre l'amour « bien ardent² » pour leur « merveilleux³ » pays, qu'est-ce qui persiste chez ces auteurs dans la mise en scène du Finistère et l'image

* Docteur en littérature française, IUT de Quimper ; CRBC, UBO.

1. Édouard VALLIN, *Voyage en Bretagne. Le Finistère*, Paris, Comptoir de la Librairie de Province, 1859, p. VI.

2. Le mot est de GILBERT-VILLENEUVE, *Itinéraire descriptif du département du Finistère*, Paris, Delaunay, 1828, préface p. VIII.

3. Émile SOUVESTRE, *Le Finistère en 1836*, (1838), Paris, Le Livre d'histoire, 2004, p. 15.

qu'en a données Cambry ? Quels sont aussi les changements que nous proposent leurs monographies du département ?

Composition des voyages sur les pas de Cambry

Bien que leur titre ne l'indique pas toujours, tous les ouvrages de notre corpus nous invitent à un voyage par procuration : les mots « route », « chemin », « itinéraire » jalonnent les textes.

GILBERT-VILLENEUVE. *Itinéraire descriptif du département du Finistère*

C'est à un lecteur « voyageur » que s'adresse l'avocat brestois Gilbert-Villeneuve dans *Itinéraire descriptif du département du Finistère*, publié à Paris en 1828, dont le « but et l'esprit » se réclament de Cambry. Le lecteur entre dans le Finistère à une lieue du Ponthou par le grand chemin de Brest, rejoint dès le VII^e chapitre la rade, s'ancre jusqu'au XIII^e chapitre dans le « magnifique port ». Mais là, lesté d'un précis historique sur la marine, il attendra vainement de larguer les amarres vers le sud, pas même dans un second tome. Le projet avorté prévoyait en sus des chapitres spéciaux de l'histoire à la botanique en passant par les coutumes, l'agriculture et la minéralogie.

J.-B. BROUSMICHE. *Voyage dans le Finistère de 1829, 1830 et 1831*

Le parallélisme avec J.-F. Brousmiche est plus évident. Après avoir été percepteur⁴ à Lambazellec, puis à partir de 1827 secrétaire de l'Intendance sanitaire de Brest, J.-F. Brousmiche voyage beaucoup dans le Finistère durant trois années. Ses notes sont recopiées en 1889 par son fils Édouard sous le titre « Voyages dans le Finistère en 1829, 1830 et 1831 », puis seront reproduites par la Société académique de Brest en 1891 en tant qu'« Une promenade dans le Finistère, il y a soixante ans ». Enfin elles seront rassemblées par l'éditeur Morvran en deux volumes en 1977 ; le premier titre est repris mais avec le singulier du *Voyage* de Cambry.

Brousmiche se réfère sept fois à Cambry dont il admire l'esprit « judicieux » et « éclairé⁵ ». S'il s'intéresse surtout aux monuments qu'il expertise, comme Cambry il émaille son itinéraire de commentaires sur l'infrastructure et l'économie, d'informations historiques, d'indications ethnographiques, d'anecdotes, de légendes. En revanche, pas de discours

4. Jean-François BROUSMICHE est né en 1784 dans une famille de la bourgeoisie commerçante de Brest.

5. Jean-François BROUSMICHE, Avertissement, *Voyage dans le Finistère en 1829, 1830 et 1831*, Quimper, éd. Morvran, 1977, tome I, p. 37.

sur la littérature bretonne ou de chansons citées. Pas de comparaison non plus avec les auteurs de l'Antiquité qui encombrant le texte de Cambry. Le style est différent également : Cambry est adepte des longues énumérations et ses phrases au rythme ternaire annoncent la marque de fabrique de l'écriture romantique du XIX^e siècle. «Les grandes phrases, les phrases ambitieuses m'épouvantent» écrit Brousmiche, qui préfère le rythme binaire et le caractère heurté de l'asyndète. Mais l'allure à la Montaigne à sauts et à gambades de leurs récits manifeste chez l'un comme chez l'autre un désir de liberté et de naturel : «Quand un fait se présente à ma mémoire, je le rapporte ; cette démarche en vaut une autre, elle s'éloigne au moins de l'uniformité, mère des dégouts et de l'ennui» se défend Cambry⁶. «C'est en flaneur que j'ai couru mon cher pays, [...] tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, j'ai porté mes pas au hasard⁷» prévient Brousmiche qui propose une enfilade de 28 chapitres où le lecteur passe d'une commune à l'autre selon un parcours livré au hasard. Comme Cambry qui renâcle à «classer», Brousmiche ne s'est tracé aucun plan.

Cambry réprovoie ses dérapages digressifs⁸, non sans une ironie qui les justifie parfois : «Pardonnez-moi cet étalage d'érudition ; on est forcé de s'en excuser dans ce siècle, comme à la cour de disserter, comme à Paris d'avoir un caractère, comme d'employer près de certaines femmes le langage de la raison⁹». Brousmiche sait lui aussi désamorcer le reproche : «les digressions m'éloignent continuellement du but que je me suis assigné, mais elles naissent et je les récolte¹⁰». Tous deux glanent, et riche est leur moisson.

Les humeurs du récit sont à l'image des imprévus de leurs «courses¹¹». Cambry et Brousmiche sont deux routards finalement intrépides qui pestent souvent contre les «abîmes impraticables¹²» que sont les chemins de traverse, surtout l'hiver. Cambry s'en plaint dix fois. Brousmiche n'est pas

6. Jacques CAMBRY, *Voyage dans le Finistère*, Quimper, Société archéologique du Finistère, 1999, p. 351.

7. «C'est en flaneur que j'ai couru mon cher pays (...) tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, j'ai porté mes pas au hasard», Jean-François BROUSMICHE, *op. cit.*, p. 2.

8. «Mais revenons à la commune de Douarnenez au district de Pont-Croix dont je me suis trop longtemps écarté», *op. cit.*, p. 336.

9. *Ibid.*, p. 377. En donne l'exemple le développement circonstancié sur Carnac et les mégalithes en général, jailli d'une rencontre avec des pierres druidiques aperçues à Plounéour (p. 372-377).

10. *Voyage dans le Finistère en 1829, 1830 et 1831*, tome II, p. 276.

11. Le mot est souvent employé par les deux auteurs.

12. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 32 et Jean-François BROUSMICHE, *op. cit.*, tome I, p. 42.

en reste, lui qui invective les maires des communes pour qu'ils y remédient et réclame un « atlas portatif » des chemins vicinaux¹³.

LE CHEVALIER DE FRÉMINVILLE. *Antiquités de la Bretagne. Finistère, I et II*

Dans les *Antiquités de la Bretagne* publiées de 1832 à 1835, Christophe de la Poix dit le chevalier de Fréminville, capitaine de frégate en retraite, consacre deux parties au Finistère, respectivement une tournée nord et une tournée sud. Il date les étapes de son premier parcours, qui commence sur le chemin de Lannion à Morlaix par une belle matinée de printemps, du 15 avril 1826 et s'achève à Brest à la fin du mois de juin. Comme Cambry, il fait part de ses tribulations de voyageur – « j'arrivais fort tard à Morlaix¹⁴ », « je partis de grand matin de Lesneven¹⁵ » – et touche parfois un mot de ses hôtes ou compagnons de route.

Émile SOUVESTRE. *Le Finistère en 1836*

La première phrase des *Prolégomènes* du *Finistère* d'Émile Souvestre définit l'objectif d'un ouvrage paru en 1838 et longtemps édité comme une deuxième partie du premier volet constitué par son édition du *Voyage* de Cambry en 1835 : « Cambry a donné, dans son *Voyage*, le tableau du Finistère en 93 et 94 ; nous voulons faire connaître l'état du même département en 1836¹⁶ ». Un pendant et un complément.

L'itinéraire dans l'ample premier chapitre, *Topographie pittoresque et historique*¹⁷, est balisé selon l'ordonnancement des districts que Souvestre adopte pour son édition du *Voyage* de Cambry, mais qui n'est pas celui de l'original. Il nous convie à un « rapide voyage¹⁸ » et renvoie trente-six fois à Cambry. Le plus souvent, Souvestre invite à le relire, se justifiant par un « il nous reste peu de choses à dire après Cambry¹⁹ », et s'évertue à éviter le plagiat en pratiquant la surenchère²⁰. Dans le deuxième chapitre relatif aux

13. Jean-François BROUSMICHE, *op. cit.*, tome II, p. 239.

14. Chevalier de FRÉMINVILLE, *Antiquités de la Bretagne. Finistère*, p. 10.

15. *Ibid.*, p. 124.

16. Émile SOUVESTRE, *op. cit.*, p. 1.

17. 72 pages, alors que les huit chapitres suivants se partagent 178 pages.

18. Émile SOUVESTRE, *op. cit.*, p. 15.

19. « Nous conseillons de recourir toujours à la première partie et de relire le texte de Cambry et nos commentaires, lorsqu'on voudra avoir tous les documents relatifs à un lieu ou à un monument, la nécessité d'éviter des redites nous ayant forcé (...) à écourter certains détails et à scinder d'utiles renseignements », *Ibid.*, p. 87.

20. « Du Mont-Saint-Michel de Brasparts, écrit Cambry, l'aspect que l'on a de ces montagnes (d'Arès) est un des plus vastes du Finistère », (*op. cit.*, p. 136). Souvestre surenchérit :

mœurs, usages et superstitions, Souvestre fait quatre allusions au *Voyage* de 94 et appuie seulement «sur quelques coutumes importantes que (Cambry) a passées sous silence ou incomplètement décrites²¹». Le troisième chapitre *Langue et Poésie* reprend trois fois l'hypotexte.

Souvestre compose un ouvrage qui, sans avoir la sécheresse du manuel scolaire, en a la clarté. Le territoire géographique prend figure de personnage pour lequel l'écrivain applique la technique du romancier : un portrait physique puis un portrait moral du Finistère. «Procéder par ordre²²» est l'obsession de Souvestre qui structure neuf chapitres – neuf comme les districts repères de Cambry – aux domaines d'investigation circonscrits avec rigueur, dont la diversité rappelle le souci d'exhaustivité du *Voyage en 1794*. Mais dans *Le Finistère en 1836* on peut désormais «parcourir l'article propre à son état, à son génie, en négligeant ce qui convient le moins», ce que voulait éviter Cambry²³.

Édouard VALLIN. *Voyage en Bretagne. Le Finistère*

Dans son *Voyage en Bretagne. Le Finistère*, publié en 1859, le journaliste Édouard Vallin fait précéder son itinéraire de quatre chapitres, dont deux concernant l'ethnographie. Le troisième réfléchit sur l'état de l'agriculture bretonne et le quatrième médite sur l'avenir de la Bretagne. Il reprend du *Voyage* de Cambry la longue description du vieux château de Carnoët et le résumé des tourments infligés par Conomore à son épouse Triphine, résumé qui ne mentionne d'ailleurs pas leurs noms²⁴. Il fait également référence au *Catalogue des objets échappés au vandalisme*²⁵.

Pol POTIER DE COURCY. *La Bretagne contemporaine. Le Finistère*

Dans la partie «Finistère» de *La Bretagne contemporaine*, publiée en 1867, de nombreux passages sont empruntés à l'*Itinéraire de Rennes à Brest et à Saint-Malo* que Pol de Courcy avait fait éditer en 1864 par la maison Hachette.

L'auteur renvoie explicitement quatre fois à Cambry et cite son texte, avec quelques coquilles néanmoins. Il choisit comme Cambry le découpage administratif mais déterminé depuis 1800 par les cinq arrondissements.

«Le spectacle qui s'offre aux regards du haut de Saint-Michel est le plus vaste et le plus beau que présente toute la Bretagne» (*op. cit.*, p. 68).

21. *Ibid.*, p. 91.

22. *Ibid.*, p. 15.

23. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 351.

24. Édouard VALLIN, *op. cit.*, p. 286.

25. *Ibid.*, p. 244.

Après un «Aperçu général du département» se succèdent la description et l'histoire de leurs chefs-lieux, celles de leurs cantons qui juxtaposent leurs propres chefs-lieux et leurs communes. Alors que les autres auteurs entrent dans le Finistère par le nord – la région de Morlaix ou celle de Brest –, Pol de Courcy, nature du plan oblige, commence par le chef-lieu du département, Quimper, et du sud remonte vers le nord pour terminer par l'arrondissement de Brest à l'intérieur duquel le trajet forme une boucle puisqu'il s'ouvre par son port et son château, et s'achève au pied des remparts. Là «s'arrête la Bretagne» ; «après avoir passé le pont-levis, c'est la France²⁶».

Contrairement au décousu des notations ethnographiques de Cambry, l'endroit détermine la nature du sujet : les foires sont décrites en arrivant à La Martyre parce que c'est là qu'a lieu la plus grande foire des chevaux du département.

Influences d'une lecture de Cambry

La vérité du témoignage

Nos auteurs affirment avec force leur souci de vérité, somme toute à la manière de Cambry qui se pose en témoin de ce qu'il décrit : «Ne prenez pas pour des déclamations, pour des oppositions faciles ce récit vrai que je vous fais ; c'est là, sur un rocher que j'écrivis, et j'avois sous les yeux ce spectacle déchirant²⁷». Ainsi Brousmiche se protège : «Avide de détails, je les ai tous recueillis (...) je cherche à être vrai²⁸». En 1835, Souvestre avait brandi son certificat d'authenticité dans les *Derniers Bretons* et répète sa position d'observateur réel dans *Le Finistère en 1836* lorsqu'il raconte en détail une des noces du pays auxquelles il a assisté.²⁹ De même Pol de Courcy en appelle à l'observation directe : «Nous avons été bien des fois témoins (*sic*) de ces diverses scènes de mœurs³⁰.»

Et chacun de rappeler que «l'homme qui veut voir, qui veut observer» doit «se lancer à travers la campagne³¹» et prendre les chemins de traverse (Brousmiche)³² et qu'il «faut s'écarter des sentiers battus» (Pol de

26. Pol de COURCY, *La Bretagne contemporaine. Le Finistère*, Paris, éd. Henri Charpentier, 1867, p. 124.

27. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 83.

28. Jean-François BROUSMICHE, tome I, *op. cit.*, p. 75.

29. Émile SOUVESTRE, *op. cit.*, p. 101.

30. Pol de COURCY, *op. cit.*, p. 36.

31. Jean-François BROUSMICHE, tome I, *op. cit.*, p. 12.

32. «Ce n'est pas en parcourant les grands chemins que l'on peut prendre une idée de la physionomie du Finistère», tome II, *op. cit.*, p. 277.

Courcy)³³. Et chacun d'insister sur le labeur de l'enquête, garantie d'un travail pris au sérieux : il a fallu à Vallin deux mois de traversée en tous sens et le plus souvent à pied pour se faire une idée nette du département³⁴ ; «j'en ai parcouru toutes les parties» souligne Fréminville dans les *Antiquités*³⁵.

Un cachet exotique

De manière unanime, nos observateurs continuent à mettre en relief le cachet exotique du Finistère, même à leurs yeux bretons, où l'archaïsme remplace la distance géographique. Original, étranger, bizarre, antique, les adjectifs se font écho.

Cambry a associé les conditions de vie primitives des Bretons à celles des Patagons, des Lapons et des Kamtchadales. Les comparaisons s'envolent vers des latitudes qui dépaysent. Brousmiche compare «le charbonnier des montagnes d'Arrez, monté sur son cheval étique à un cosaque des armées russes³⁶». La vie que mènent les Bretons dans leurs habitations isolées, écrit Souvestre, rappelle celle des patriarches de la Mésopotamie et des arabes du désert³⁷». Pour Pol de Courcy, les ablutions nocturnes des dévots autour de la fontaine de Saint-Laurent au Pouldour s'apparentent aux rites d'une «île sauvage de l'Australie³⁸». Les braves gens de Paris, remarque Vallin, seraient moins étonnés des mœurs des Japonais ou des habitants du Kamtchatka (on retrouve le parallèle établi par Cambry³⁹) qu'en apprenant les coutumes et les usages des sauvages habitants de Plounéour-Trez, de Guissény et de Kéridy-Penmarc'h⁴⁰».

Portrait du bas-breton : unicité dans la diversité

Il s'agit pour les observateurs de peindre selon les mots de Brousmiche «les traits de la physionomie morale du bas-breton⁴¹». Ils passent très souvent comme Cambry d'un commentaire sur l'habitant d'une localité particulière à un élargissement au Breton en général, quand bien même

33. Pol de COURCY, *op. cit.*, p. 11.

34. Édouard VALLIN, *op. cit.*, p. IX.

35. Avant-propos, deuxième partie, p. II.

36. Jean-François BROUSMICHE, tome II, *op. cit.*, p. 198.

37. «Lorsqu'ils se rassemblent lors des hivernales fileries pour goûter aux récits de leurs merveilleuses et poétiques légendes», *op. cit.*, p. 104.

38. Pol de COURCY, *op. cit.*, p. 63.

39. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 183.

40. Édouard VALLIN, *op. cit.*, p. VII.

41. Jean-François BROUSMICHE, *op. cit.*, p. 50.

ils en dénoncent les excès, tel Brousmiche : «Têtu comme un bas-breton est un proverbe aussi ancien que le monde». Cependant, observe-t-il, le matelot armoricain est «l'homme le plus soumis au commandement que l'on puisse rencontrer⁴²».

Nos auteurs soulignent chez les paysans bretons cette ambivalence vue par Cambry, «un mélange singulier» qui allie à «la rudesse, à la grossièreté de leur extérieur, une extrême délicatesse, une grande sensibilité dans le tempérament⁴³» ; «si grossiers dans leurs orgies, si sauvages dans leur apparence, (ils) sont plein d'indulgence, d'imagination, de poésie» poursuit Souvestre⁴⁴.

«Ils sont des fous [...] ceux qui ne veulent pas croire à l'influence des climats sur l'homme⁴⁵», écrit Cambry comme en écho à Montesquieu. «L'homme ressent sous les rapports physiques et moraux l'influence du sol et des localités», confirme Gilbert-Villeneuve⁴⁶. Comme le climat est moins rude à l'intérieur du département que sur la côte, Cambry en déduit deux types d'habitants. «L'homme des terres a le teint frais, de la mollesse dans sa démarche, une langue douce et sonore ; l'Armoricain a la voix dure, le regard perçant et assuré ; son front, ses joues sont sillonnées dès la jeunesse ; sa barbe est rude et son teint olivâtre⁴⁷». Pour Brousmiche «les femmes des "pays tout couvert de bois, d'ombrage", des cantons de Pleyben, Briec, Gouezec et de Fouesnant sont belles⁴⁸», contrairement à celles du littoral exposé aux intempéries, où elles ne sont pas jolies assure aussi Cambry⁴⁹. Tous pensent comme Pol de Courcy que «les montagnards sont aussi sauvages que le pays qu'ils habitent⁵⁰». La malpropreté, obsessionnellement dénoncée par Cambry et Brousmiche, est finalement relative à la fertilité du sol et à l'aisance des habitants. De même, l'esprit routinier est lié à l'ignorance, et l'ignorance à la misère. Un espoir chez Vallin : le Breton saura trouver son profit si on l'amène à bénéficier davantage de la «vigoureuse impulsion» donnée au «progrès de l'art agricole» sous le Second Empire⁵¹. Du temps de Cambry, dans le district de Lesneven, le paysan avait déjà montré

42. *Ibid.*, p. 21.

43. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 193.

44. Émile SOUVESTRE, *op. cit.*, p. 104.

45. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 165.

46. GILBERT-VILLENEUVE, *op. cit.*, p. 78.

47. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 165.

48. Jean-François BROUSMICHE, *op. cit.*, tome II, p. 196, 218, 248 et 293.

49. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 55 et 164-165.

50. Pol de COURCY, *op. cit.*, p. 48.

51. Édouard VALLIN, *op. cit.*, p. 44.

en commençant à planter des pommes de terre, qu'il n'était pas « incorrigible⁵² ».

Cambry s'est étonné « de l'incroyable différence que vingt lieues établissent quelquefois entre les hommes qui vivent sous le même ciel, sous les mêmes lois, sous la même religion.⁵³ ». Il a aussi détecté la « grande différence de caractère entre (les) deux peuples séparés par une rivière⁵⁴ », l'Élorn ou la rivière de Morlaix. On retiendra désormais avec Souvestre les nuances entre les habitants des quatre anciens évêchés de la Basse-Bretagne, qui structurent la première partie des *Derniers Bretons*, le Finistère étant concerné à lui seul par trois d'entre eux : « Le léonnard (*sic*) est grave et lent, le trégorrois gai, leste, sensuel ; le kernéwote rusé et paresseux⁵⁵ ». Si les uns et les autres s'échangent allègrement des quolibets, sur le terrain de la « superstition effrénée (...) les champions fusionnent⁵⁶ » pour dessiner le trait fondamental du paysan bas-breton type.

Les stéréotypes ébauchés dans le *Voyage* de 1794 auront un bel avenir. Pour Cambry, la baie d'Audierne est un cimetière marin bien nourri et « l'impitoyable habitant de ses rives⁵⁷ » s'abandonne à ses fureurs de pillage les jours de tempête. Après lui, Souvestre y déniche Philoppen, le loup-cervier de la côte⁵⁸ et Broumische met en scène ses farouches habitants qui courent au bris comme à la curée⁵⁹. Nos trois auteurs attribuent également de telles pratiques aux riverains de Guissény, Kerlouan, Plouguerneau. À l'instar des peintres du temps, Fréminville, Vallin se saisissent de la mine patibulaire des pagans, et Pol de Courcy nous en offre un magnifique morceau d'anthologie.

Une intertextualité multiforme

La référence explicite à Cambry marque généralement un accord qui l'honore ou un désaccord qui porte un coup à sa crédibilité.⁶⁰ Mais au-delà

52. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 160.

53. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 158.

54. « Les Léonais sont plus mélancoliques que leurs voisins de la Cornouaille : ceux-ci sont moins actifs », *Ibid.*, p. 264.

55. Émile SOUVESTRE, *op. cit.*, p. 91.

56. Édouard VALLIN, *op. cit.*, p. 2.

57. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 316.

58. Jacques CAMBRY en parle dans sa note XIII, *op. cit.*, p. 466.

59. Jean-François BROUSMICHE, *op. cit.*, tome II, p. 304.

60. Un exemple offert par Pol de Courcy : « la récolte de goémon aux marées d'équinoxes, se fait, non au moment de la tempête, au coup de la pleine mer, dans la plus profonde obscurité, comme le dit Cambry, mais en plein jour et aux heures où la mer se retire le plus possible, en laissant son bassin à sec », *op. cit.*, p. 69.

des données objectives, les récurrences comparatives qui tissent un lien d'un texte à l'autre suivent une trame littéraire à interroger. Un exemple : Gilbert-Villeneuve contemplant la côte méridionale de Plougastel-Daoulas rappelle l'exclamation de Cambry : «Vous n'êtes plus en Bretagne !⁶¹» Comme lui, Brousmiche, Fréminville et Pol de Courcy y verront un «jardin» ; la «plume poétique de Cambry l'a parfaitement bien décrit» précise Fréminville dans les *Antiquités*⁶².

L'étude du chassé-croisé entre nos auteurs montrerait comment fusionnent les lectures de l'époque. Vallin avoue avoir aussi emprunté aux *Antiquités* de Fréminville et au *Finistère en 1836* de Souvestre. Ce dernier se sert, entre autres, pour son ouvrage des «curieuses notes» de Brousmiche qui a eu «la bonté» de les lui communiquer. C'est sans doute Pol de Courcy qui pratique le plus l'intertextualité, souvent implicite. *La Légende de la ville d'Is* racontée par lui emprunte à la fois au récit de Cambry, à la version qu'en donne Souvestre dans le *Foyer Breton* (1844) et à la submersion de la ville d'Is du *Barzaz Breiz* plus récemment édité.

Évolution des objectifs du voyage dans le Finistère

La présentation et la nature des informations dépendent aussi de la finalité des textes. Le Finistère attire tous les ans sur son territoire un grand nombre d'étrangers, des Parisiens avides de nouveautés. Aussi *La Bretagne contemporaine* a-t-elle pour but, écrit son éditeur nantais Henri Charpentier, de «satisfaire les gens du monde qui aiment à visiter en observateurs une contrée, à l'explorer pour en admirer les richesses pittoresques, artistiques et monumentales, aussi bien que pour en étudier l'histoire et les usages locaux⁶³». Et ces nouveaux explorateurs ont besoin d'un guide.

Le guide

Les caractéristiques du guide se révèlent déjà dans les textes de Cambry et de Brousmiche d'une manière qu'on qualifierait aujourd'hui de «commerciale».

Cambry mentionne à l'approche de Roscoff, les rochers glissants et «des mares d'eau vaseuses [...] pour préserver les voyageurs de la peine qu'ils pourraient éprouver⁶⁴». Et il vend son produit breton. «Venez errer sur nos rivages [...]. Je vous promets de grands tableaux, et des

61. GILBERT-VILLENEUVE, *op. cit.*, p. 76.

62. *Op. cit.*, p. 279.

63. Henri CHARPENTIER, préface, *op. cit.*, p. II.

64. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 78.

sensations nouvelles⁶⁵». Brousmiche ameuté aussi les chalands : «là fussiez-vous désenchanté de la vie, vous vous plairez à la sentir encore, car là tout est grand, tout est beau, tout est sublime⁶⁶». Il serait stupide d'aller chercher ailleurs ce que l'on a à sa porte, conseille Cambry⁶⁷. «On court souvent très loin pour voir des objets moins beaux, moins grandioses que le vaste tableau que l'on a ainsi près de soi» confirme Brousmiche⁶⁸.

Puis le récit de voyage est conçu pour préparer à voyager. Le chevalier de Fréminville fait paraître en 1844 *Le Guide du voyageur dans le département du Finistère*, un ouvrage «portatif» «que l'on puisse mettre facilement dans sa poche⁶⁹». Le touriste – le mot est apparu en 1816 – guidé dans ses pérégrinations⁷⁰ trouvera en fin de l'ouvrage tous les renseignements utiles pour son quotidien itinérant. De même Vallin rédige un chapitre informatif sur les horaires des moyens de transport, sur l'hôtellerie et sur la question des dépenses dont il faut s'occuper avant d'entreprendre un voyage.

L'album

Henri Charpentier en faisant appel pour le Finistère à Pol de Courcy s'adresse certes à un écrivain breton du cru, né à Landerneau (en 1815) et ayant vécu sa jeunesse à Brest, mais surtout à un érudit féru d'archéologie et d'histoire, de science héraldique. Mais l'objectif de l'œuvre est d'éviter les dissertations comme chez Cambry et la «sécheresse obligée» que Souvestre admet dans un texte didactique : «ni un catalogue, ni un dictionnaire géographique ni une simple statistique mais un album⁷¹».

La partie «Finistère» est richement illustrée de 54 planches inédites de magnifiques lithographies d'Hippolyte Lalaisse et de Félix Benoist, plus vivantes que les sept vignettes de Valentin gravées par l'Épine dans le *Voyage* de Cambry. Le texte met en valeur l'image autant que celle-ci l'illustre. Par exemple, Pol de Courcy évoque les réjouissances publiques

65. *Ibid.*, p. 62.

66. À Notre-Dame-des-Portes à Châteauneuf-du-Faou, *op. cit.*, tome II, p. 189.

67. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 280.

68. Jean-François BROUSMICHE, *op. cit.*, p. 53.

69. Chevalier de FRÉMINVILLE, *Le Guide du voyageur...*, p. II.

70. Pol de COURCY : «le touriste ne doit pas quitter Carhaix sans visiter les mines de Poullaouen et du Huelgoat situées à huit kilomètres de Carhaix», *op. cit.*, p. 54.

71. Le mot «pittoresque» qui jalonne les écrits précédents répond ici au vœu de Brousmiche qui souhaite que les artistes et les dessinateurs trouvent avec les monuments religieux du département plus d'occupation pour leurs crayons. On remarquera qu'en 1845 *Les Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, album de Taylor, Nodier et Cailleux l'ont déjà exaucé.

que sont les courses en Cornouaille comme à Carhaix, puis s'efface avec modestie devant le talent d'Hippolyte Lalaisse : « Le dessin qui accompagne cette froide description rend bien mieux que nos paroles la physionomie de nos courses rurales⁷² ».

L'anecdotique l'emporte sur la réflexion

On pourrait comparer les opinions de Cambry, Brousmiche et Souvestre sur plusieurs sujets : les foires, le déboisement, le domaine congéable, l'état déplorable de l'instruction ; leurs textes dénoncent les insuffisances, proposent des améliorations sur l'état du département. Les guides que sont les ouvrages de Fréminville, de Vallin et de Pol de Courcy privilégient l'anecdote historique empruntée au chanoine Moreau ou à Pierre Le Baud, à la légende compilée chez l'auteur de *la Vie des Saints de Bretagne* dont Cambry aimait la lecture⁷³. Ajoutons la citation des chants populaires du récent *Barzaz Breiz*, véritable tic chez Vallin qui recommande au voyageur d'emporter l'ouvrage dans son périple ; ou la citation des poèmes de Brizeux qui côtoient des extraits de Chateaubriand chez Pol de Courcy.

Changements thématiques

Le cours de l'Histoire influe évidemment sur les sujets traités.

Une nouveauté

Les notations de Cambry sur l'habillement des bas-bretons sont assez sommaires. Mais après la Révolution et l'abolition des lois somptuaires, la période entre les premières années de la Restauration et les dernières années de la Monarchie de Juillet profite à la plus belle efflorescence du costume breton. Dix pages ne suffiraient pas à en rendre compte, reconnaît Souvestre⁷⁴. Le pardon dont Cambry critiquait surtout les « bouffonneries⁷⁵ » rituelles est désormais l'occasion du défilé des modes bretonnes : Brousmiche choisit Rumengol, Pol de Courcy opte pour Sainte-Anne-la-Palud.

L'avènement des antiquaires

Dans la deuxième décennie du XIX^e siècle les antiquaires prennent le pas sur les académiciens du celtisme. La « sublime religion des Druides »

72. Pol de COURCY, *op. cit.*, p. 54.

73. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 10.

74. Émile SOUVESTRE, *op. cit.*, p. 97.

75. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 98.

que Cambry défend⁷⁶ devient sous la plume de Brousmiche «le culte de dieux implacables qui voulaient le sang humain pour holocauste⁷⁷». Les mégalithes, ces «pierres druidiques» qui transportent l'imagination de Cambry⁷⁸, sont pour ce thuriféraire des vainqueurs de l'idolâtrie en Armorique, de «grossiers et informes débris» près desquels il passe, lui «comme un niais⁷⁹». Fréminville et Souvestre décrivent des «antiquités gauloises», qui suscitent chez les Gilbert-Villeneuve, Vallin et Pol de Courcy méditation et rêverie. Sont-ils des «sanctuaires primitifs» ou des «monuments funéraires»? Pol de Courcy en appelle à Ossian pour consacrer le souvenir du héros dont ils couvrent la dépouille⁸⁰. Mais nos observateurs noteront la dégradation quelque peu triviale de la fonction religieuse des pierres sacrées. Les pierres vacillantes établies par les Druides pour servir à consulter le sort, comme le *Men Doagan* de Trégunc, servent à présent aux maris pour éprouver la vertu de leur femme.

L'origine insulaire des Bretons se substitue à leur ascendance gauloise. L'explication donnée sur l'origine de la clameur que Cambry entendait dans les rues de Lesneven, «Guy na-né, voilà le guy», et qu'il lie à la cérémonie de la cueillette du gui par les druides, trouve avec Souvestre un détracteur : «la langue qui s'est conservée dans l'Armorique, est du bas-breton et non du français⁸¹». Cambry ne fait aucune allusion à l'histoire de Conan Mériadec, pourtant racontée par Albert Le Grand. Mais au XIX^e siècle la conquête de l'Armorique par les Bretons insulaires est désormais évoquée aux abords de la rivière de l'Aber Vrac'h où les légendaires pensent que Conan Mériadec aborda ou encore dans la cathédrale de Saint-Pol où ils placent son tombeau. Néanmoins Souvestre ne croit pas qu'il ait fait couper la langue aux femmes armoricaines⁸²; Fréminville reste perplexe face aux grandes divergences dans ce qu'en ont dit les chroniqueurs⁸³, et Pol de Courcy met en doute l'existence de ce héros mythique⁸⁴, Arthur de La Borderie ayant confirmé la supercherie en 1850.

76. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 173.

77. Jean-François BROUSMICHE, *op. cit.*, tome I, p. 23.

78. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 387.

79. Jean-François BROUSMICHE, *op. cit.*, tome II, p. 243.

80. Pol de COURCY, *op. cit.*, p. 119.

81. Émile SOUVESTRE, *op. cit.*, p. 114.

82. *Ibid.*

83. *Antiquités*, tome I, p. 45.

84. Pol de COURCY, *op. cit.*, p. 72.

Perspectives idéologiques

Au XIX^e siècle, le progrès souhaité par Cambry est loin d'être considéré comme une amélioration de l'ordre des choses.

Une reconstruction destructrice

Tous déplorent le vandalisme révolutionnaire pour lequel Cambry avait été chargé de mission : Cambry critiquait parfois l'absence d'ornement et de décoration des bâtiments et des habitations de son temps et admirait « les artistes du temps passé (qui) tâchaient d'unir le merveilleux de l'architecture aux merveilles de l'imagination⁸⁵ ». Au siècle suivant, « le mauvais goût se mêle partout » maugrée Gilbert-Villeneuve, surtout quand il recouvre d'ignobles barbouillages le beau Kersanton⁸⁶. « Les modernes rapetissent ce qu'il y avait de grandiose dans les temples que nous ont laissés nos ayeux » déplore Brousmiche⁸⁷. Ils sont « sans inspiration » écrit Souvestre⁸⁸. Fréminville s'en prend à « la main vandale des industriels d'aujourd'hui, à leur âme étroite et desséchée⁸⁹ ». Vallin vitupère « le zèle stupide des utilitaires qui grattent et badigeonnent (les) anciens monuments pour en faire des magasins à fourrage, des écuries ou des guinguettes⁹⁰ », « ceux qui subsistent encore pourraient dire en défilant devant leurs juges : *Morituri te salutant !* » écrit Pol de Courcy⁹¹ qui pleure aussi « ces médailles du temps passé⁹² », une expression à laquelle Cambry nous a habitués. C'est pourquoi les itinéraires privilégient les curiosités architecturales, ces Antiquités du Finistère dont Fréminville fit son ouvrage à succès.

L'arrêt de mort de la vieille Bretagne

Ce qui vaut pour les monuments qu'on incite à voir une dernière fois vaut pour les mœurs et coutumes exposées à disparaître. C'est la nostalgie qui motive Fréminville en 1836 à éditer Cambry : il a recueilli celles qui ne sont déjà plus. Il faut étudier l'antique et vénérable, la vraie Bretagne dans nos fermes et nos villages, recommande Souvestre avant que l'influence grandissante des villes n'ait accompli son œuvre de destruction. Elle est

85. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 96.

86. GILBERT-VILLENEUVE, *op. cit.*, p. 55.

87. Jean-François BROUSMICHE, *op. cit.*, tome I, p. 96.

88. Émile SOUVESTRE, *op. cit.*, p. 84.

89. Chevalier de FRÉMINVILLE, *Antiquités*, tome II, p. 31.

90. Édouard VALLIN, *op. cit.*, p. 258.

91. Pol de COURCY, *op. cit.*, p. 81.

92. *Ibid.*, p. 8.

déjà manifeste au début du XIX^e puisque Brousmiche relève à Brest et ses environs le déclin de la langue bretonne ; l'abandon de la coutume du Bazvalan plusieurs fois évoquée par Cambry, la fin des repas de noce en plein air, «à la Gargantua⁹³». Il est significatif que dans le premier chapitre de son ouvrage qui concerne la topographie et non l'ethnographie, Souvestre cite un usage en voie de disparition, celui qui touche l'Oratoire de Plougasnou, où les jeunes filles qui veulent se marier dans l'année suspendent leurs chevelures, dont le nombre diminue chaque année. Ailleurs, il raconte de manière circonstanciée la foire aux filles sur le parapet du pont de Penzé, dont «la coutume antique a perdu de sa poésie⁹⁴». «Ainsi tout dégénère», confirme Vallin car 25 ans plus tard les mariages sont devenus «de vrais contrats d'intérêt muris à l'avance⁹⁵». De même, Pol de Courcy rapporte les usages tombés en désuétude comme les *courses au clocher* des noces de la banlieue de Quimper, désormais interdites, et se hâte de décrire les luttes pendant qu'on en voit encore. Cambry racontait aussi comment elles étaient pratiquées dans l'Ancien Régime.

Plus radicale que la faux révolutionnaire, l'arrivée à toute vapeur de la civilisation du progrès au milieu des campagnes : la Compagnie de l'Ouest dont la tête de ligne est la gare Montparnasse construite en 1840 ; le chemin de fer atteint Quimper en 1863 puis Brest en 1865. C'est la fin de l'originalité bretonne, se lamente Vallin, un arrêt de mort, illustré dans le préambule de *La Bretagne contemporaine* par l'invitation adressée aux notabilités de Quimper, priées «d'assister au convoi funèbre des mœurs, coutumes, langage et traditions de la vieille Bretagne-Armorique» lors de la cérémonie de l'inauguration de la gare.

Ville sans foi, progrès sans loi

L'invasion précipitée du modernisme contamine une ruralité primitive et pure par «l'effrayante immoralité» des mœurs citadines : femme qui trahit la foi conjugale sans rougir et fille déshonorée presque fière de son déshonneur (Brousmiche), ouvrier des faubourgs parisiens, paresseux et buveur, calamiteux modèle pour nos paysans (Vallin).

Ah ! impudique progrès et sa compagne, «la froide indifférence religieuse, source d'égoïsme, «maladie funeste qui dessèche le cœur⁹⁶» ! Pour y mettre un frein ? Une «meilleure formation des prêtres qui

93. Jean-François BROUSMICHE, *op. cit.*, tome I, p. 47.

94. Émile SOUVESTRE, *op. cit.*, p. 100.

95. Édouard VALLIN, *op. cit.*, p. 12.

96. Jean-François BROUSMICHE, *op. cit.*, tome I, p. 48.

exerceront une bonne influence sur les paysans», préconise Brousmiche.⁹⁷ La chape de «balourdises» honnie par Cambry, qui maintient le peuple breton infortuné dans un état d'asservissement⁹⁸, devient pour nos auteurs son vertueux bouclier. «Ah ! surtout, que le Breton n'aille pas oublier la religion de ses pères ! s'écrit Vallin, car Chateaubriand l'a dit : "le paysan breton sans religion est une bête féroce"⁹⁹». Même le républicain Souvestre, qui se déclare par ailleurs homme de progrès, a en la matière des accents conservateurs : «Nous préférons, nous l'avouons, notre paysan tel qu'il est, avec ses vices et son frein religieux, au prolétaire déluré mais non éclairé, et qui n'a plus d'autre barrière que la crainte de la prison ou de la guillotine [...] nous déplorons la chute des croyances chrétiennes comme une destruction prématurée¹⁰⁰».

Ainsi, au XIX^e siècle, les pistes que propose le *Voyage* de Cambry sont encore suivies. Mais le département et ses habitants ont moins changé que l'angle sous lequel on les observe. Cambry regrettait que les préjugés et les anciens usages ne fussent point encore détruits dans la Bretagne ; il essayait d'aider le département à sortir de la barbarie. Désormais, c'est son antiquité que l'on désire préserver. Le Finistère où la civilisation moderne pénètre plus tardivement qu'ailleurs est désormais contemplé jusqu'au tournant du siècle suivant dans la ferveur embaumeuse d'un paradis breton perdu.

97. Jean-François BROUSMICHE, *op. cit.*, tome II, p. 228-229.

98. Jacques CAMBRY, *op. cit.*, p. 98.

99. Édouard VALLIN, *op. cit.*, p. 54.

100. Émile SOUVESTRE, *op. cit.*, p. 89.